Du plomb dans l'aile

Covid oblige, on a beaucoup parlé de l'impact de l'être humain sur la nature. NEON s'est rendu à l'hôpital Faune sauvage dans l'Hérault, où l'on soigne les animaux malades des hommes. Visite au chevet des hérissons et des rapaces.

Pauline Grand d'Esnon
Vassili Feodoroff pour NEON

Attention au bec ! Le bec ! » Mi-croassements, mi-rugissements, des cris sauvages retentissent dans la clinique et, pendant un instant de panique, les ailes colossales se libèrent. Il faut toute la force et le sang-froid des deux soignantes pour immobiliser le vautour d'un an et demi sous l'appareil de radiographie, puis sur la table d'examen. Les serres tachetées d'argent, plus grosses que les mains qui les maintiennent, évoquent de manière frappante ce plan sur les pattes du raptor en maraude dans *Jurassic Park*. Marie-Pierre Puech, la vétérinaire, jette un coup d'œil au squelette qui apparaît à la radio : « On va peut-être pouvoir se contenter d'un fixateur externe, estime-t-elle. D'abord, ne pas nuire* ! Ne pas les emmerder. »

Quand un pensionnaire tente de vous arracher un doigt, c'est qu'il va mieux

La tête maintenue sous une serviette, le volatile semble se calmer. « Tenez-le bien, il fait semblant. Il attend qu'on desserre l'emprise », avertit Marie-Pierre qui arbore sur l'avant-bras un petit croissant rouge, souvenir tout frais de la semaine dernière du bec de Justin le crétin (le surnom officieux du rapace à l'hôpital pour la faune sauvage). C'est l'une des originalités de ce centre de soins : quand un pensionnaire tente de vous arracher un doigt, c'est qu'il est en bonne voie de guérison.

« Vous n'allez pas vous évanouir, hein ? » La vétérinaire attaque au gros tournevis la dernière broche de la patte du vautour – « l'os s'est formé autour » –, qui finit par céder dans une rigole de sang. Autre leçon qu'apprennent rapidement les bénévoles : ici, on a beau être sensible à la cause animale, il ne vaut mieux pas être sensible tout court (voir notre dossier page 18). Quand Noémie, écovolontaire, doit découper du foie cru et des carcasses de poussins pour le petit-déjeuner des patients, elle ne bronche pas.

Né en 2008 dans l'Hérault, sous l'égide de l'association Goupil Connexion**, l'hôpital Faune sauvage a pour vocation de recueillir et de remettre d'aplomb les créatures des villes ou des bois, ou de mettre fin à leurs souffrances quand c'est trop tard. Le lieu, un vaste terrain voisin d'un Lidl et d'une Biocoop situé à l'entrée du parc national des Cévennes, presque imperceptible de l'extérieur, offre un bon échantillon des espèces qui subsistent dans nos contrées. On y trouve une majorité d'oiseaux et quelques mammifères (hérissons, écureuils, chauves-souris) qui endurent les conséquences d'une présence humaine malheureusement pas très partageuse de l'espace qu'elle occupe.

A l'entrée, dans un enclos sur ma droite, une mouette et un hargneux goéland doublement plâtré sont en convalescence ; en face, un jardin abrite une tortue à la carapace pimpée d'un sparadrap violet ; à ma gauche, des volières servent de centres de rééducation au vol pour les oiseaux ; derrière, une cigogne solitaire dans son enclos traîne son aile abîmée. Au fond, le bâtiment qui renferme l'hôpital proprement dit, destiné aux bêtes plus affectées. Et au bas d'un escalier, un sous-sol où dorment dans des frigos une tripotée de cadavres destinés aux patients carnivores. Regard perçant sous ses lunettes rondes, Marie-Pierre Puech est celle qui a rendu tout »

« On va peut-être pouvoir se contenter d'un fixateur externe. D'abord, ne pas les emmerder ! »

*« *Primum non nocere* », principe de prudence au cœur de la pratique des médecins.

**Pour plus d'informations, rendez-vous sur *goupilconnexion.org*.

» ça possible. Ce terrain, elle en a fait don à la clinique qu'elle a fondée. Elle y déploie sa considérable énergie depuis qu'elle a pris sa retraite de vétérinaire. «On entre dans les mois d'hiver qui m'intéressent, il y a moins de bêtes et plus de réflexion, assure-t-elle de sa voix grave. On est un syndicat de protection du bouc émissaire : les animaux sont malades des hommes. Il faut qu'on apprenne : *one earth, one health, one wealth**. A un moment donné, *do it* ! » Il faut se lever tôt pour suivre le fil de sa pensée, entrelacée d'anglicismes, et qui ressemble à un circuit électrique en surchauffe. «Voilà la tornade», sourit une stagiaire visiblement habituée à la pédagogie sans filtre de la médecin.

*Une Terre, une seule santé, une seule richesse.

«L'important, c'est le rêve. ici, c'est un atelier de transformation de l'humain.»

Marie-Pierre Puech soigne la faune, l'étudie, l'autopsie. «L'important, c'est de réapprendre à l'humain la beauté de la diversité.» Entourée de stagiaires aux yeux écarquillés, la vétérinaire empoigne une buse fraîchement amenée par deux volontaires. L'animal est superbe, d'une teinte cappuccino avec beaucoup de crème. Comme l'a expliqué Marie-Pierre, on l'appelle buse variable à cause de la diversité des nuances du plumage selon les individus.

Elle l'examine en enlevant vigoureusement les plumes sur la zone heurtée, active une patte, puis l'autre. «Les genoux sont bons. C'est une fracture déjà ancienne du fémur gauche, conclut-elle.» Elle tourne la tête vers moi. «On fait de la police scientifique, ici !» Comme les cadavres et les bébés, l'animal ne peut pas expliquer son problème lui-même. La vétérinaire jette un œil sur une fiche accrochée au frigo : «Mes antisèches. On a dit… Augmentin.»

Sous sa houlette, l'hôpital pour la faune sauvage, géré à 100 % grâce au bénévolat (15 à 25 euros d'adhésion selon les moyens) a des allures de joyeuse fanfare. Il y a tant à retenir que j'en ai le tournis. Le nombre de poussins à fournir pour chaque gamelle, le roulement perpétuel des alimentations diurne et nocturne, les pesées à effectuer, les pansements à changer. Un tableau intitulé «protocole hérisson» rappelle aux troupes comment traiter le fragile mammifère selon son poids du moment, et martèle en lettres capitales : «no stress». Des pages du quotidien *Midi-Libre* tapissent les cages des patients.

« La chienlit, c'est qu'il faut organiser», râle Marie-Pierre. Il faut coordonner les quelque 500 bénévoles annuels, former les stagiaires… Myriam, la responsable d'équipe, est chargée d'articuler toutes ces bonnes volontés. Coupe courte et voix douce, elle a lâché son job au ministère de l'Environnement au cours du premier confinement pour se consacrer à plein temps à la clinique. Je la suis dans sa tournée par une belle journée rousse d'automne. Elle répartit les tâches matinales : «Chloé, va faire le nettoyage des cages, Raphaël, t'es chef d'équipe.» L'année a été un peu spéciale pour tous, y compris pour la faune. «Avec le confinement, les gens se sont promenés dans la nature et nous ont confié beaucoup de bêtes. Ou alors ils s'ennuient, ils passent la débroussailleuse dans le jardin et nous apportent un hérisson avec une patte ou un museau arraché», explique Myriam.

L'unité de soins intensifs, une petite pièce baignée de rouge et maintenue à 30 degrés, accueille les plus mal en point. C'est la tournée des nocturnes : Raphaël, stagiaire, prépare le dîner des pipistrelles, des chauves-souris qui tiennent dans une paume. Il saisit les vers de farine et les achève à la pince avant de poser le plat d'asticots dans la cage des bestioles. «Si on pose un vers vivant sur une bête affaiblie, c'est lui qui peut la manger», éclaire-t-il. Univers impitoyable que celui de la faune. «L'autre jour, un corbeau a réussi à passer dans la volière côté pigeons, il en a massacré un», dépeint Chloé. Elle a 22 ans et est venue directement d'Alsace. «Je ne voulais pas rester un mois enfermée chez moi !»

L'hôpital aimerait créer cinq ou six emplois permanents

Le second confinement a eu une autre conséquence, plus bénéfique celle-ci : les volontaires ont afflué. Cela fait quelques années que Chloé alterne plusieurs mois à la caisse chez Leclerc et des passages en refuges animaliers. Titulaire d'une licence de biologie, elle rêverait d'en faire un métier pour de bon. «J'ai toujours voulu travailler avec les animaux, mais les études de véto, c'est pas pour moi.» Chloé s'interrompt alors qu'un cri d'oiseau se fait entendre. «Il y a un choucas qui s'est enfui alors que ses soins n'étaient pas terminés, je pense que c'est lui, identifie-t-elle. Il traîne encore dans le coin.» Sérieuse et sereine, la jeune femme semble déjà gérer en vraie professionnelle les mille imprévus du quotidien d'une soigneuse de bêtes. Marie-Pierre Puech aimerait bien l'intégrer définitivement dans l'équipe. «Le salariat, c'est toxique. La relation patron/salarié, ça ne va pas, balaie la fondatrice de la clinique. Mais on voudrait tenter une Scop, créer cinq ou six emplois permanents.» Elle attaque un gâteau préparé par une bénévole, et théorise : «Pour changer les choses, faut être penseur et bricoleur en même temps. Les masters +20, on en a marre. Il nous faut un gai savoir ! Pas des chevaliers puritains, des coopérateurs ludiques ! L'important, c'est le rêve. Ici, c'est un atelier de transformation de l'humain.»

S'occuper des animaux en détresse permet de garder un lien avec le réel

Parmi la petite troupe, y a celles et ceux, comme Chloé ou les stagiaires Luke et Lise, qui voudraient faire carrière dans le soin de la faune. Et puis il y a les volontaires, qui ne savent plus quel sens donner au monde absurde de cette fin d'année 2020 et trouvent une forme d'apaisement dans le gavage d'un ramier. Concret, trivial, utile, parfait pour laisser à quai les désillusions.

«Les animaux sont moins exigeants que les touristes», rigole Noémie, trentenaire brune et anciennement réceptionniste. Elle a repris deux fois des études de tourisme puis d'histoire, s'oriente ces jours-ci vers un master d'éthologie, l'étude des comportements animaliers. «Je suis très indécise ! Cette année, j'ai décidé de me poser pour réfléchir.» La blonde Naïma, avec qui elle est en train de bricoler une échelle, s'est lancée dans un projet écologique et open source de recyclage de plastique et s'enthousiasme : «Ici, ça garde un lien avec le réel !»

«On cherche la bague mauve noir gauche…» Une autre Noémie, également trentenaire, scrute dans la volière les bagues des pigeons pour amener les oiseaux au check-up. Une fois rétablies, les bêtes pourront repartir, idéalement non loin de la zone où elles ont été ramassées, afin qu'elles retrouvent famille et biotope. Noémie a fondé un petit business d'artisanat et elle prévoyait de partir en Australie. Deux ambitions avortées par la pandémie. Avant, dans une précédente vie, »

» elle excerçait comme juriste pour les demandeurs d'asile. «Les animaux, c'est plus léger, commente-t-elle d'un ton posé. Tu ne te retrouves pas à dire à quelqu'un : "Tu vas encore dormir dans la rue, et on ne peut rien faire pour toi." Avant, j'avais confiance dans le droit et dans la justice… C'est finalement pas si joli. »

Un coup de fusil, un capot ou une ligne électrique et la guérison est incertaine

La journée passe à toute vitesse. Repas, pesées, examens… et c'est déjà la fin de l'après-midi tandis que l'on s'engouffre dans la volière des grands rapaces. De loin et à contre-jour, je crois qu'il est perché sur une bûche tant il est énorme. Mais, alors qu'il trottine vers moi comme un gros poulet et se met à picorer mes lacets avec entrain, le constat est indéniable, Quickie le vautour moine est encore un bébé. Myriam se penche pour lui flatter la gorge : «Il aime qu'on s'occupe de lui. » Sauf exception : quand Marie-Pierre et Myriam l'empoignent pour sa physio – la rééducation de son aile –, Quickie pousse des pioupious déchirants qui me rappellent le cinéma que faisait mon chien chez le vétérinaire. Marie-Pierre l'encourage : «Attends mon garçon, c'est bientôt fini ! Encore trois ou quatre fois ! »

Quickie a été trouvé à l'âge de deux mois, il était tombé de son arbre, «le cul mangé par un chien et l'aile cassée». Prises de sang à l'appui, la vétérinaire estime qu'il souffre de plombémie, soit un taux trop élevé de plomb dans le sang qui fragilise ses os. L'oiseau de proie ne s'est jamais fait tirer dessus, mais le métal aurait malgré tout imbibé son environnement et la nourriture rapportée par ses parents. «Je mène des études là-dessus. C'est pas pour accabler les chasseurs, mais est-ce qu'on doit continuer à accepter que les mecs balancent du plomb partout… Rien dans les couilles, tout dans les douilles ! » résume Marie-Pierre avec son indéniable sens de la punchline.

Un coup de fusil, un capot ou une ligne électrique et les dégâts sont considérables, les guérisons incertaines. La mort rôde tout le temps. Le soir, alors que tout le monde trimballe plusieurs heures de travail dans les jambes, Marie-Pierre se lance dans l'autopsie d'un bébé hérisson. Hoquet d'horreur général quand elle extrait du petit cadavre un estomac blanchâtre et enflé. Compte rendu en main, Myriam et Marie-Pierre refont les calculs. «Soixante millilitres en quatre fois, c'est énorme», s'alarme Myriam. Conclusion : «Il n'a rien digéré, c'est comme si on te faisait manger trois choucroutes dans la journée. » La science du vivant s'apprivoise ainsi, à l'expérience et à la transmission, d'autant qu'on enseigne très peu le soin de la faune sauvage en France. Marie-Pierre dit avoir appris tout ce qu'elle sait dans des congrès internationaux.

Le lendemain, alors qu'elle tente en vain de prendre une pause, c'est une femelle chevreuil qui arrive sur zone, acheminée par une jeune femme blonde aux longues boucles d'oreilles. «Je suis éleveuse de chèvres, j'ai réussi à l'amadouer et à la mettre dans le coffre. » A l'arrière du véhicule se trouve une fine créature aux yeux immenses, couchée sur le flanc. Un choc contre une voiture a presque entièrement rompu sa patte qui pendouille sous la main de la vétérinaire. Marie-Pierre lui administre une piqûre d'anti-inflammatoire et installe deux boudins en guise d'attelle qu'elle fixe autour du membre meutri. La chevrette ne bronche pas. «Soit elle est choquée, soit elle est intelligente, soit elle est mourante, estime la vétérinaire. L'accident de voiture, c'est quitte ou double : si elle n'est pas morte demain, elle a une chance. » «Ce n'est pas bon signe, confirme Chloé. Normalement, un chevreuil, c'est con, ça bouge partout. » Deux heures plus tard, l'information tombe, la jolie bête est morte. Sa tête repose hors de la cage ; elle semble dormir, paisible.

Sur les quelque 3 400 animaux apportés chaque année à l'hôpital, la moitié n'en réchappent pas. Et parmi les survivants, tous n'ont pas la chance de repartir requinqués. Deux rapaces sont isolés dans une tente ; l'un est demeuré borgne après un heurt contre une voiture, l'autre a eu les ailes carbonisées par une ligne électrique, et Marie-Pierre a dû l'amputer.

«Quand on fait ça, on tombe amoureux. Voir les animaux relâchés, c'est extraordinaire. »

On les appelle circaètes, étymologiquement «faucon aigle», car ils ont l'aspect du premier et la grande taille du second. L'oiseau sans ailes reste toute la journée plaqué au sol dans un coin de sa tente. Dans ses yeux jaunes qui nous fixent, il est difficile de ne pas lire fureur et impuissance. Dans un autre enclos, un aigle royal femelle vit aussi cloué au sol. Sa «main», soit l'extrémité de son aile, a également subi les ravages irréparables d'une ligne électrique. Chloé arrache quelques plumes des carcasses de choucas et les balance devant l'oiseau pour attirer son attention. Magnifique et immense avec sa collerette mordorée, elle nous tourne le dos mais nous surveille du coin de l'œil. «C'est la première fois que je la vois», murmure la jeune femme, impressionnée.

En temps normal, ces inguérissables devraient être euthanasiés. Mais l'hôpital Faune sauvage a obtenu l'accord de la mairie de Montpellier pour ouvrir prochainement un centre pédagogique où les bêtes estropiées pourront finir leurs jours, tout en sensibilisant le public à la nécessité de prendre soin du vivant qui nous entoure. «Le circaète, c'est à lui de raconter son histoire. Il faut qu'on propulse des histoires particulières pour le collectif», déclare Marie-Pierre. Elle rêve d'attirer de riches donateurs qui lui permettraient de s'étendre. Certains ont manifesté leur intérêt : la cause animale commence à porter haut et loin.

Il est émouvant d'assister à tant d'investissement pour refaire battre une aile ou ramener un hérisson au-dessus de la barre des 450 grammes. «Quand on fait ça, on tombe amoureux. Voir les animaux relâchés, c'est extraordinaire», dit Chloé. Marie-Pierre regarde avec dévotion le hibou grand-duc qui feule comme un chat dans ses bras. «Vous trouvez qu'on est un peu fêlés ? »